

LE MARCHÉ D'EXPORTATION. — L'instabilité politique des pays balkaniques durant les premières années du ^{xx}^e siècle ne pouvait pas faire de Salonique un grand marché d'exportation. Sous la domination ottomane l'exportation ne représentait guère que 61 780 tonnes (sur un trafic total de 457 807 tonnes, chiffre de 1911) et en valeur £ 1 350 892). Rattachée à la Grèce, n'ayant pas fixé encore ses rapports avec ses voisins, notamment avec la Yougoslavie, Salonique ne fut pas un port d'exportation qui comptait : le progrès est à peine sensible : 93 286 tonnes, sur un trafic total de 316 006 tonnes, en 1914.

Ce sont naturellement les produits agricoles qui tiennent la plus grande place : farines et céréales (22 000 t.), « comestibles naturels et industriels » (ce mot, quelque peu effrayant, ne désigne que la confiserie, le miel, les pâtes, les conserves, le sucre, la margarine et les poissons salés : au total, 18 800 t.), les fruits frais, les fruits secs et les légumes (9 400 t.), les bois (6 600 t.), le tabac (5 900 t.), la soie (3 200 t.), les peaux et les cuirs (1 800 t.), les produits laitiers (1 000 t.), des produits agricoles divers (6 000 t.); il faut y ajouter les pierres, terres et verreries (8 900 t.). Les acheteurs étaient alors la Turquie pour les farines, les pays de bière, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et la Belgique pour l'orge, l'Allemagne encore et l'Autriche pour les peaux et les tabacs, l'Italie pour les cocons de soie.

Les matières non pondéreuses, comme la soie et le tabac, sont celles qui rapportaient le plus : sur un total de £ 1 350 892, le tabac à lui seul donnait plus de £ 400 000, et la soie plus de £ 300 000 (en 1911). Presque toute la production de cocons de Macédoine (2 310 tonnes : moyenne 1908-1912) partait par Salonique : la soie de Guevguéli, de Langada, de Chalcidique, de Serrès, de Verria, Servia et Castoria. Les négociants de Salonique achetaient les cocons « en race », sans triage ; installés dans les centres séréricoles, ils louaient les coconnières pour la saison, puis, après triage, ils expédiaient les cocons sur la « condition » de Milan (qui avait détrôné Lyon, depuis 1890 environ).

L'exportation du tabac, au contraire, se partageait entre Cavalla et Salonique, inégalement au reste, la Macédoine orientale produisant 7 300 tonnes (1913-1914), contre 900 tonnes seulement pour les Macédoines centrale et occidentale, dont Salonique est le débouché. Salonique n'employait que 2 000 ouvriers à la manipulation du tabac (15 000 environ à Cavalla). Au tabac grec s'ajoutaient les tabacs bulgares (Névrokop, Melnik et Stroumitsa), les tabacs serbes (Vélès, Skoplié et Prilep).

Au total, Salonique exportait entre 3 et 4 000 tonnes (3 520 en 1912-1913) contre 13 000 tonnes environ, qui s'embarquaient à Cavalla (13 300 en 1912-1913). L'Allemagne et l'Autriche absorbaient à elles seules 75 % de la production du tabac macédonien.

Quelques autres cultures chères alimentaient encore le commerce salonicien. L'opium (de Kilkis et de Langada), très recherché pour la fabrication de la morphine, fournissait 160 tonnes (1912). Le coton qui, vers 1800, avait couvert toute la plaine de Serrès, et, réparti entre 305 villages et 10 *agalik*, reliés par un réseau routier *ad hoc*, avait donné 16 000 tonnes, avait été tué depuis lors par la concurrence américaine. Il était réduit à la Mogléna et à la Chalcidique. Pourtant avaient subsisté les filatures, installées sur les torrents qui dévalaient les pentes de la Campagne (61 500 broches en 1913 à Naoussa, Edessa, Verria et à Salonique). Les filés n'étaient, au reste, qu'exportés irrégulièrement. Le safran, de